Le général Ferey, baron de Rosengath. Il commanda au début de la campagne une brigade de la division Loison. *Portrait par Friedrich Georg Weitsch, peint en 1808.* © Gallery Boris Wiwitsky Fine Arts

rôdant à quatre pattes, sent des pas de souris, les suit et arrive à une maisonnette où, d'après son avis, nombre de ses camarades se réfugient. »

Noël en parle aussi dans ses mémoires : *« Le derrière de la brèche est très haut et très escarpé. L'assiégé a pratiqué à droite et à gauche de cette brèche des coupures, et établi des traverses sur le rempart. Nos soldats, arrêtés dans leur élan, ont beaucoup à souffrir. Ils pénètrent pourtant dans la ville et s'établissent dans une maison adossée à l'intérieur du rempart ; la nuit venue, ils s'y fortifient. Le reste de la colonne d'assaut s'abrite au pied de la brèche qui n'est pas en vue de la place. Pendant la nuit, on joint, par une double sape volante, notre place d'armes à la brèche, et l'artillerie dispose ses pièces de siège contre les points qui peuvent nous faire le plus de mal. »* On fait porter quelques sacs à terre qui servent à donner plus de solidité et d'élévation au retranchement. On déblaie la brèche à l'effet de la rendre plus praticable, et l'on ouvre un chemin pour pénétrer dans la ville et s'établir dans une des maisons. Ces travaux, exécutés sous le feu de l'ennemi, ne peuvent être achevés rapidement et sans pertes ; 15 sapeurs sont mis hors de combat. Le lieutenant du génie Jaubert est blessé. Le commandant Valazé, déjà frappé d'un coup de feu durant l'assaut, reçoit une balle à la tête et tombe sans connaissance. Les Français tirent constamment sur toutes les ouvertures de la cathédrale qui domine la brèche, pour enlever aux Espagnols toute idée d'établir des tirailleurs aux fenêtres, aux tours et aux galeries de cet édifice. Delagrave écrit dans ses mémoires : *« Peut-être le sifflement des balles au milieu de la nuit, dans cet édifice vaste et sonore, contribua-t-il à effrayer l'ennemi, déjà intimidé par notre contenance, et à l'empêcher de profiter de cette position qui lui aurait donné tant d'avantages sur nous. »*

La capitulation

Les efforts des Français s'avèrent payants. Le gouverneur réunit ses officiers en conseil cette nuit même ; comprenant que la garnison ne pourrait pas s'échapper par une sortie générale, tous optent pour une capitulation. Le 22 avril, à 4 heures 30 du matin, le drapeau blanc flotte sur la place et un lieutenant-colonel du régiment de Lugo se rend auprès de Junot. Deux heures après, il retourne à Astorga avec l'acte de capitulation. Santocildes vient alors trouver Junot pour lui recommander les habitants.

À midi, les soldats de la garnison sortent de la ville avec les honneurs de la guerre et déposent les armes. Junot ne manque pas de préciser dans son rapport à Berthier que ce sont *« 3 500 (sic) hommes de belles troupes, bien armés de fusils anglais, bien habillés de capotes et d'habits anglais »*. Ils sont ensuite envoyés en France comme prisonniers de guerre. Pendant le siège, la garnison a eu 49 hommes de tués et 90 de blessés, d'après le registre de Santocildes. Les Français trouvent dans la place 12 bouches à feu, mais très peu de munitions et presque pas de vivres. Junot traite les habitants avec bonté et se borne à leur imposer une faible contribution, qu'il fait distribuer en partie comme gratification aux militaires blessés. Les troupes de secours, qui ont essayé de faire une percée ce jour-là dans plusieurs directions, ignorant encore la reddition, sont dispersées avec pertes.

Hulot écrit : *« La fin de cette opération a bien prouvé encore à quelles faibles causes tiennent souvent les résultats à la guerre. Si les Espagnols à Astorga eussent fermé d'un simple mur le petit escalier qui, de la partie attaquée du rempart, conduit à une maisonnette, nous étions obligés d'abandonner l'assaut ; si même, ils eussent attendu le jour (seulement trois heures de plus), ils pouvaient juger de notre détresse et ils étaient secourus. Alors nos efforts hasardeux, au lieu d'être couronnés de succès, nous conduisaient à une défaite et loin de diriger en France la garnison d'Astorga, comme prisonnière de guerre, nous courions le risque d'être traités de même en Espagne. Mais l'énergie du moment nous sauva, et là, comme à la suite de Vimeiro, on doit de grands éloges au général Junot. »*

Le siège d'Astorga a duré 24 jours et a coûté aux Français environ 160 hommes tués et 400 blessés.